

C'est le soir, le dernier soir. Le Banquet du livre a eu son titre et son thème : « Demain, la veille », qui fut notre fil. Je veux y revenir, voir dans la formule détournée plus qu'un jeu de mots et la prendre au sérieux.

La prendre au sérieux, cela signifie l'entendre littéralement : *la veille, c'est demain*. Par là, je ne vise pas le renversement de l'expression que nous connaissons. Quand on réplique que *ce n'est pas demain la veille*, on veut dire que tel événement, qu'on attend ou auquel on s'attend, et qu'on craint, peut-être, n'est pas près d'arriver. On veut dire que demain n'est pas la veille du jour où les faits se produiront, que nous ne sommes pas à l'orée ou sur le seuil du bouleversement, là même où ça bascule, et que si l'éventualité de sa survenue n'est pas nulle, elle demeure floue mais surtout lointaine, hors de prise, et

au fond improbable. *Demain, la veille* dirait à l'inverse que demain sera la veille du jour décisif. Cela dirait que nous sommes dans l'imminence du point-zéro, dans sa plus grande proximité, qu'il n'y a plus à attendre, à projeter, à espérer indéfiniment, et que le moment, en somme, est venu¹.

Notre voie sera différente. Quand je dis *la veille, c'est demain*, j'entends par veille l'état de celui qui est éveillé, yeux ouverts, et cela en journée, alors que le soleil est là. J'y ajoute les idées que le mot recèle aussi, celles d'attention, de garde, de « veillance », et ainsi la charge, la responsabilité, le souci ou bien le soin.

L'intérêt d'une telle lecture qui pose que l'état d'éveil est demain, c'est le renversement d'un ordre qu'on admet sans y penser. J'ignore pour quelle raison, mais il est courant, comme si c'était naturel, de considérer que la nuit vient après le jour ; que le jour a lieu, avec son énergie, son tracas, son accaparement, ses activités et sa dépense de forces, et que la nuit lui fait suite comme son apaisement ou son exutoire. Lorsque Freud dit que le rêve est l'accomplissement d'un

désir, il reconduit, sans même le discuter, un tel découpage, et n'envisage pas d'autre agencement : le jour, d'abord ; le jour, donc la veille, au commencement, avec ses pulsions, ses envies et ses frustrations, ses refoulements devant la réalité et son principe contraignant, puis la nuit, seconde, où tout se rejoue, se répare autant que possible, se contourne, se travestit, se fantasme, la nuit où l'on réprime l'étouffement, où l'on s'invente une satisfaction.

Mais si c'était l'inverse ? Si le jour venait après, si tout commençait par la nuit ? Si la veille, l'état de veille diurne était, précisément, *demain*, après la nuit et dans son sillage, fondé sur elle ? Dans son grand livre de 1952, *Les Portes du rêve*, le psychanalyste anthropologue Géza Róheim a une thèse d'allure simple – elle tient en une phrase –, mais forte, et qui va dans ce sens : « l'âme, écrit-il, est un concept issu du rêve². »

On peut considérer que des individus existent, que ces personnes ont une âme – parlons comme la tradition –, et que cette âme est le principe de leur être et de leur action. Elles ont cette âme, elles le sentent,

elles le savent, et elles vivent grâce à cela, elles agissent grâce à cela durant la journée, tandis qu'elles sont éveillées, c'est-à-dire grâce à l'âme et au savoir fondamental qu'elles en ont. Puis viendrait la nuit, et avec elle autre chose qu'expliquerait, au moins partiellement, toute l'animation consciente qui précède.

Ce n'est pas ainsi, dirait Róheim. Cette âme dont on voudrait que la notion fût première, tel un principe, est une dérivée, son concept est *issu* du rêve. C'est dans le rêve, en effet – et Róheim en a étudié des centaines chez diverses tribus, en se concentrant sur l'animisme –, que l'âme paraît, tandis qu'elle se dissocie d'avec le corps en rompant l'unité de l'individu. Le rêve est l'échappement de l'âme, sa parution, comme un double du corps du rêveur. Que le rêve vienne à manquer, autrement dit, et l'on n'aurait pas l'idée de l'âme, en sorte que prendre soin *psychiquement* des autres et de soi suppose de partir de ce qui s'opère ou commence de s'opérer dans la nuit rêveuse.

C'est quelque chose du même ordre qui se joue ici. Je voudrais tenir l'idée que la veille est demain, qu'elle vient après la nuit, qu'elle

en sort, de telle façon que si l'on veut saisir ce que veiller veut dire et ce que cela réclame, il s'agit de comprendre ce qu'est la nuit dont la veille procède, le « rêve » dont elle est issue.

En disant cela, on fâcherait Aristote. Dans un chapitre de sa *Métaphysique*, consacré à l'explication du monde et de son mouvement, il conteste explicitement que le Jour vienne après la Nuit³. C'est à ses yeux une idée fantasque et fautive de « théologiens », poètes et mythologues. C'est une idée de physiciens, aussi, des philosophes de la nature comme Anaxagore égarés dans leur compréhension du réel et de l'engendrement des choses. Aristote dénonce donc « les théologiens qui font tout naître de la Nuit », ou du « Chaos », ainsi que « les philosophes de la nature qui affirment que », à l'origine, au départ, « “toutes choses sont ensemble” ».

Quel est le reproche ? C'est qu'en parlant de la priorité de la Nuit, du Chaos, d'un état initial de confusion ou de mélange absolu, ces poètes, ces amateurs de mythes, ces mauvais physiciens, tous ceux-là considèrent que le monde aurait été engendré d'une puissance primordiale, que tout serait absolument

sorti d'une puissance, sans qu'une réalité en acte ait précédé et soit intervenue à titre de cause radicale. Or, le fœtus sans le père n'est pas et ne devient rien, tout de même que le bois, sans l'art du charpentier, ne se mettra pas de lui-même en mouvement⁴. La nuit n'est pas avant le jour parce que de la nuit, seule, rien ne saurait sortir, parce que la nuit potentielle ou chaotique ne s'auto-actualise pas, ne s'auto-organise pas, ne se dépasse pas elle-même, parce que la nuit mêlée, confuse, ne se démêle pas spontanément, parce que la nuit sans lumière n'engendre pas, du dedans, le jour et son phare.

Cela, c'est Aristote. Et tout lecteur de la Genèse le dirait aussi, en relevant que le *tohu-bohu* n'est pas premier, qu'au commencement, avant lui, au-dessus de lui, condition de la lumière et de l'ordre qui vient, trône l'acte créateur de Dieu⁵. Mais nous ne sommes pas ici des aristotéliens stricts, ni des exégètes de la Bible, et l'on ne se placera pas sur ce terrain-là où l'on disputerait du levain primitif, de la dynamique d'émergence d'un ordre immanent, de l'éventuelle « poésie » du Chaos ou du premier mélange⁶.